

Quand le petit écran explore le temps

Entre histoire et politique, recherche effets des médias désespérément

Isabelle Veyrat-Masson



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/9165>

DOI : [10.4000/histoire-cnrs.9165](https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.9165)

ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2009

ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Isabelle Veyrat-Masson, « Quand le petit écran explore le temps », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 24 | 2009, mis en ligne le 05 octobre 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/9165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.9165>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Comité pour l'histoire du CNRS

Quand le petit écran explore le temps

Entre histoire et politique, recherche effets des médias désespérément

Isabelle Veyrat-Masson

- 1 Journaliste, carrière politique, professeur à Sciences Po ? Nous étions plusieurs, au Basile, rue saint-Guillaume, à la fin des années 1970 à nous interroger sur notre avenir. Certains d'entre nous sont devenus ministres, d'autres journalistes, d'autres encore universitaires ou chercheurs. « *Tout est politique* », disions-nous alors avec panache en regardant le monde avec des lunettes, dont Pierre Bourdieu était l'opticien en chef. La politique, c'était d'abord le Parti communiste et l'extrême gauche, quelques affrontements avec Occident, un ton militant et passionné. Une possible alternance se profilait pourtant derrière le Programme Commun et Roland Cayrol, chercheur au Cevipof, « prof » amical et admiré qui était quasiment le seul à s'intéresser à la communication politique.
- 2 En revanche, l'histoire, mon autre discipline de formation, ne découvrait pas le rôle politique décisif des médias. Imprégnés par le XIX^e siècle, les historiens étudiaient depuis longtemps, le destin de journalistes comme Camille Desmoulins ou Marat. Marqués par l'*Affaire Dreyfus* ou par la campagne de presse contre Roger Salengro, ils connaissaient le rôle de la communication dans la vie politique. L'histoire de la presse possédait déjà ses classiques. Pourtant, le tournant des médias de masse ne fut pas pris sans difficultés. Pierre Miquel à la Sorbonne comprenait presque seul l'importance à venir de la télévision et proposait une « Histoire mondiale de la radio et de la télévision ». Malgré les recherches scientifiques déterminantes menées par l'équipe de Paul Lazarsfeld et ses collègues du *Bureau of Applied Research*, dans les années 1930 et 1940 sur les effets politiques des médias de masse, malgré l'écho rencontré par ces travaux en France auprès de l'équipe de Georges Friedmann et de Joffre Dumazedier, malgré la création de la revue *Communications* (1961), malgré l'aura des travaux de Roland Barthes et la pertinence de ceux d'Edgar Morin, la recherche en communication médiatique avait bien du mal à s'imposer comme un objet autonome, en particulier au CNRS où elle était abritée, souvent avec mauvaise humeur, par la science politique, la

sociologie ou l'histoire. Les questions de médias intéressaient pourtant les esprits les plus curieux comme Alfred Grosser, spécialiste de l'Allemagne, ou René Rémond, et des interrogations sur le rôle des médias de masse dans la vie politique, dans la formation des individus ou sur leur temps de loisir émaillaient mes cours de Sciences Po. Dans la société, aux premiers enthousiasmes sur les possibilités de formation de la radio et de la télévision succédaient les inquiétudes sur leurs risques de manipulation. La radio-télévision de service public est alors, il est vrai, pour le pouvoir gaulliste un moyen « naturel » de s'adresser au peuple par-delà les partis politiques.

La télévision voit trente-six chandelles

- 3 En 1968, le dessin d'une Marianne bâillonnée au centre d'un récepteur de télévision synthétise la menace. « *Tout est politique* », nous disions-nous, et pas seulement les informations : les conférences de presse sous contrôle, les magazines d'information bien sûr – les partis de gauche et les intellectuels n'oubliaient pas de dénoncer le rôle des médias audiovisuels comme « courroie de transmission du pouvoir politique » – mais également l'ensemble des programmes. L'histoire en particulier me semblait jouer un rôle essentiel dans la diffusion d'un message politique caché, au coeur d'émissions documentaires et les fictions apparemment non politiques, m'apparaisaient chargées de valeurs et remplies de rapports de force hautement politiques. J'avais participé au premier séminaire de Pierre Nora à l'EHESS, où il posait alors les premières pierres de son monument sur les lieux de mémoire. Surtout intéressé par les questions d'identité et d'historiographie, Pierre Nora, historien-découvreur, délaissait quant à lui la politique ; la télévision était absente de son « monument ».
- 4 Or, alors que je cherchais manipulations et propagande, dans un vaste corpus d'émissions de télévision à caractère historique, je « tombais » sur des questions touchant à la mémoire collective et sur un objet encore peu exploré : les guerres de mémoire¹. Je m'apprêtais à déplorer, reprenant le « long sanglot d'Adorno », la fausse conscience et l'aliénation de la part du vaste public du petit écran, quand je « découvris » des téléspectateurs actifs, envahissant les studios de télévision, descendant dans la rue, coconstruisant avec la télévision des identités imaginées. Ce média m'est apparu beaucoup plus comme une vaste boîte à outils, proposant culture, informations, connaissances et distraction à un public choisissant parmi les programmes en fonction de leurs besoins. En matière de mémoire collective et d'identité, la télévision se révélait un support à la fois représentatif de la société française (miroir) mais, également dans de nombreux domaines, un objet particulier possédant de réelles sphères d'autonomie capables d'alimenter le débat public et même, parfois, de l'influencer.

De Cinq colonnes à la Une aux Dossiers de l'écran

- 5 Lorsque nous avons, avec Daniel Dayan (et l'équipe de la revue !), dans deux numéros successifs d'*Hermès*, (revue du CNRS, dirigée par Dominique Wolton) rassemblé des contributions de plusieurs auteurs français et étrangers sur cette question de la réception, nous avons largement contribué à installer dans le domaine de la recherche en communication l'idée forte qu'un message médiatique devait être interprété en tenant d'abord compte des conditions de sa réception et des capacités interprétatives des téléspectateurs. Histoire et télévision, histoire de la télévision, télévision et mémoire collective, communication politique et théorie de la réception pouvaient donc être appréhendés ensemble, de manière pluridisciplinaire, afin de construire une histoire des programmes de télévision qui ne soient pas événementielle mais qui

saisisse les émissions de télévision comme des objets culturels riches capables d'alimenter comme la littérature, la musique, la peinture ou le cinéma notre imaginaire, nos identités, nos mémoires collectives et nos actions. Le public de la télévision sortait d'une longue léthargie où on ne l'avait que trop longtemps cantonné pour se révéler un partenaire conscient et agissant. Toutefois, la communication politique, la « vraie », celle qui est envisagée trop souvent par les politiques comme une fin en soi, un instrument ultime de toute politique – alors qu'elle ne devrait constituer qu'une médiation entre les hommes politiques, les citoyens et les moyens de communication – revenait m'interpeller à chaque événement politique d'importance. Élections, débats, crises, événements politiques remettent à intervalle régulier, sur le devant de la scène, la question du rôle des médias dans l'espace public et dans les processus de décision démocratique. Et à chacune de ces occasions se repose la question : les médias font-ils l'élection ? En mai 2007, entourée d'une équipe d'une dizaine de chercheurs, nous sommes repartis à la quête du Graal : comment ces millions de micros décisionnaires, nourris d'images et de sons mais aussi de leur expérience et de leur formation ont-ils pris la décision suprême : élire le président de la République ? Communication politique ? Décision « historique » ? Résultats de sourdes batailles de mémoire ? Luttres entre la fiction et la réalité, batailles d'images ? Jamais autant que cette année-là mon travail de chercheur ne m'a semblé autant contribuer à éclairer le présent.

NOTES

1. P. Blanchard, I. Veyrat-Masson. Les guerres de mémoires. La France et son histoire. Enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques, La Découverte, 2008.

RÉSUMÉS

La télévision est-elle un témoin de l'histoire ? Difficile d'avoir une représentation globale du passé à travers elle et d'identifier le rôle exact des médias de masse dans la formation de l'identité et de la mémoire collectives. La télévision qui occupe une place de choix dans la communication politique (lors d'événements importants, élections, crises), a une responsabilité évidente dans la construction des stéréotypes. Isabelle Veyrat-Masson décrypte pour nous le petit écran et propose sa vision des choses.

AUTEUR

ISABELLE VEYRAT-MASSON

Isabelle Veyrat-Masson, directrice de recherche au CNRS, dirige le laboratoire
« Communication et politique ».